

TRIBULATIONS D'UN PEINTRE.



VOICI ce qui arrive à un peintre qui fait un portrait, sauf les nuances qu'apportent nécessairement la position sociale et l'éducation du modèle.

— Monsieur, suis-je bien ainsi ?

— Madame, je ne saurais trop vous recommander de prendre une pose naturelle.

— Mais, monsieur, je ne crois pas me manifester.

— C'est n'est pas ce que je veux dire, madame ; je veux simplement vous engager à prendre la pose qui vous est la plus habituelle ; je ne puis peindre que ce que je vois, et il faut avant tout que la personne que l'on peint tâche de se ressembler à elle-même.

La femme considère cette observation comme non avenue ; elle garde une pose prétentieuse et maniérée ; elle lève les yeux au ciel, ou les ferme languissamment ; elle serre les lèvres, pour se rapetisser la bouche ; elle est naturellement enjouée, elle prend un air majestueux.

Le peintre fait son esquisse.

— Dites-moi, monsieur, ne serai-je pas mieux ainsi ?

— Je ne pense pas.

— Cependant, je pense que cela fera mieux.

Elle prend une pose toute différente de la première, sans être pour cela moins affectée.

Le peintre efface son esquisse. Comme il va en commencer une autre :

— Décidément, vous aviez raison, la première pose valait mieux.

Et le malheureux artiste recommence ce qu'il avait effacé.

— Je vous recommanderai la couleur de mes yeux ; j'ai la faiblesse d'y tenir. Cela est excusable, quand on a si peu de chose de bien.

— Madame est trop modeste, car au contraire....

Pendant ce temps, elle a encore changé de position.

— Voudriez-vous avoir la bonté, madame, de reprendre la position où vous étiez tout à l'heure.

— C'est qu'elle me gêne un peu.

— Alors, madame, prenez-en une que vous puissiez garder, car il me faut recommencer mon ouvrage chaque fois que vous remuez.

— Alors, je vais reprendre celle de tout à l'heure. Suis-je bien comme cela ?

— Très-bien, si vous y restez.

— Bérénice !

Entre la femme de chambre, laquelle est aussi la cuisinière.

— Bérénice, apportez-moi mon écrin.

Ecrin est un mot qui n'est pas d'un usage habituel entre la maîtresse et la domestique, et dont on ne se sert que pour le peintre et pour lui donner une brillante idée de sa distinction.

— Comment dit madame ?

— Ma boîte à bijoux, imbécile.

Bérénice apporte une boîte.

— Dites-moi, monsieur, quel collier et quels pendants d'oreilles me conseillez-vous de mettre ?

— Ceux qui vous plairont le mieux, madame.

— Mais il me semble qu'un peintre doit avoir là-dessus des idées ?

— J'aimerais assez le corail.

— Cependant, ce sont ordinairement les femmes brunes qui affectionnent le corail, et si j'ai quelque chose de passable, c'est la blancheur de la peau.

— Je n'en ai jamais vu de plus belle.

— Je vais mettre des diamants.

— Bérénice !

— Madame ?

— Avez-vous pensé à prévenir le coiffeur pour ce soir.

— Non, madame.

— A quoi sert-il alors que je vous parle ? allez-y tout de suite.

— Ah ! monsieur, on est bien malheureux d'avoir des domestiques ; je me surprends quelquefois à envier la position d'un artiste ; au moins vous êtes indépendant, vous faites vos affaires vous-même.

— Hélas ! madame, je suis forcé de vous ôter cette illusion ; je ne suis pas assez heureux pour cirer mes bottes moi-même ; — mais je vous supplierai de tourner la tête un peu plus à droite, comme vous étiez tout à l'heure.

— Mon Dieu ! monsieur, je ne sais pourquoi on n'a jamais pu me faire ressemblante ; j'ai deux portraits de moi, ce sont deux horreurs. Sur le dernier j'ai une bouche qui n'en finit pas ; je vous recommanderai la bouche ; ce n'est pas que j'y tiens ; quand on a une grande fille de six ans... (La fille en a neuf.) — Quand on a une grande fille de six ans, il faut renoncer à toutes les prétentions ; mon mari aime beaucoup ma bouche, et il serait désolé de la voir trop grande sur le portrait.

— Je vous la ferai aussi petite que vous voudrez, madame.

— Surtout, monsieur, je ne veux pas être flattée ; je ne suis pas comme ces femmes qui exigent qu'on donne à leurs portraits tous les charmes qui leur manquent. — Je fais demander le coiffeur pour une soirée, pour un bal où je vais ce soir. Je n'aime guère le monde, mais on ne peut se dérober aux exigences et aux devoirs de la société. Et puis mon mari veut que je sorte un peu de la solitude, qui me plaît infiniment. Je ne sais comment m'habiller ce soir, car il ne faut pas faire peur.

— Certainement, madame...

— Pensez-vous que je ferai bien de mettre du bleu ?

— Le bleu doit vous aller à ravir.

— Cependant toutes réflexions faites, je mettrai une robe de crêpe rose. — Remarquez, s'il vous plaît, que j'ai le nez assez délicat ; c'est même tout ce que j'ai de remarquable dans la figure.

— Ah ! madame !

— Permettez que je voie.

— Il n'y a presque rien de fait.

— C'est égal, c'est très joli, très joli ; mais pourquoi ai-je ainsi le cou noir et bleu ?